

# La présence de l'Église dans les milieux universitaires français

par Jean-Marc CHICOINE \*

APRÈS QUATRE MOIS d'observations, d'interviews et de présence aux activités des étudiants catholiques, plus spécialement à Paris, il n'est pas possible de formuler des conclusions définitives et complètes sur la situation de l'Église en milieu universitaire français. Certains aspects de la réalité peuvent quand même apparaître aux yeux d'un observateur et révéler la vitalité d'une Église laborieuse et jeune.

Ces observations d'ordre personnel ont pu être heureusement complétées par deux enquêtes sociologiques solidement construites, consultées sur place et discutées avec des représentants authentiques des divers milieux analysés. La plus récente de ces enquêtes date de 1966 et ses résultats sont publiés par la *Revue Montalembert* sous le titre « L'étudiant et la religion »<sup>1</sup>. Une autre enquête datant de 1964, intitulée « Les Héritiers »<sup>2</sup>, apporte des conclusions révélatrices sur la mentalité des étudiants français.

---

\* Texte d'une conférence donnée aux responsables de la communauté chrétienne universitaire de l'Université de Montréal en septembre 1966. Le père Jean-Marc Chicoine, c.s.c., est assistant aumônier à l'Université de Montréal.

1. « L'étudiant et la religion », 1966, dans *Revue Montalembert*, 104 rue de Vaugirard, Paris 6e, 320 p.

2. BOURDIEU, P. et PASSERON, J.C., *Les Héritiers*, Editions de Minuit, Paris 1964, 179 p.

Il est nécessaire, pour mesurer la qualité de la présence chrétienne à l'université, et la validité des initiatives vécues par les étudiants catholiques, d'en-trevoir dans quel contexte social ils sont situés.

## L'explosion de la population scolaire

Pour évaluer l'ordre de grandeur des problèmes qui se posent actuellement aux étudiants français, il est nécessaire de rappeler le phénomène de « l'explosion » de la population scolaire.

La Sorbonne, comprenant les facultés dites de Lettres et de Sciences, comptait en 1965-1966 près de 80,000 étudiants. Une de ses branches, à Nanterre, passe de 5,000 étudiants en 1<sup>re</sup> année, automne 1965, à 10,000 étudiants, automne 1966. Dans trois ans, 20,000 étudiants sont attendus en première année.

Même accroissement à la faculté de Droit et de Sciences économiques de Paris. 35,000 étudiants étaient inscrits pour l'année 1965-1966. En septembre 1966, 10,000 étudiants sont arrivés en 1<sup>re</sup> année comparativement à 5,000 l'année précédente.

Les Grandes Écoles, celles qui forment les ingénieurs, échappent à cet envahissement accéléré. Ces écoles sont très sélectives; les critères d'admission

sont exigeants. Le nombre d'entrées possibles est déterminé à l'avance. Des mesures de décentralisation réussissent également à freiner la venue à Paris d'un trop grand nombre d'étudiants. Cette situation exceptionnelle maintient, dans un certain nombre de Grandes Écoles, des populations de quelques centaines d'étudiants seulement. On comprendra que la présence des étudiants s'y fasse moins anonyme, et que l'engagement des chrétiens y soit plus manifeste.

Il est évident que cet accroissement précipité de la population étudiante place l'université française et tous les cadres de la vie étudiante, devant des situations inédites. On ne peut plus se rattacher au passé, et il est difficile de prévoir l'avenir. Reste le présent, où il m'est apparu qu'on travaille fermement avec un optimisme empreint de réalisme et de ténacité.

### Témoignages épars et significatifs

Sans prétendre à la rigueur scientifique, il peut être révélateur d'entendre diverses opinions formulées par des témoins immédiats de la mentalité et de la situation spirituelle des étudiants français. Je me permets d'aligner en vrac certains jugements globaux qu'il m'a été possible de noter au hasard de conversations, parfois assez prolongées.

Ces témoignages ne sont pas convergents, mais ils indiquent des difficultés et des possibilités de vivre la foi chrétienne qui ne sont pas totalement différentes de celles qu'on peut retrouver dans les milieux étudiants canadiens.

— « Les étudiants ne sont plus polarisés par des options qui les soulèvent. Depuis la guerre d'Algérie, c'est le calme plat ».

L'aumônier de l'École des Mines

— « Toute l'École est portée à s'endormir, c'est la vague du confort intellectuel ».

Le responsable de la communauté chrétienne,  
École des Mines

— « Les gars sont essoufflés. Il n'y a pas de situation dramatique pour les stimuler, comme la guerre ou des marxistes dynamiques ».

Un aumônier de Grandes Écoles  
(en province)

— « Je ne crois pas qu'il y ait un problème d'essoufflement de la part des étudiants. Leur situation spirituelle est tributaire de la nôtre. Ils veulent

arriver à l'unité de la foi et de la vie, quasi instantanément, c'est impossible. Alors ils peuvent démissionner ».

L'aumônier de la Fédération française  
des étudiants catholiques

— « Pour comprendre l'évolution spirituelle des étudiants d'aujourd'hui, il nous faut oublier tout ce qui nous faisait vivre jadis: nos idées d'engagement, d'ouverture au monde, nos prises de position face à l'Algérie. Leurs centres d'intérêt sont devenus tout à fait différents de ce qu'ils étaient pour les étudiants que nous étions, ou que nous connaissions il y a 10 ans. Ils veulent simplement de la vérité. Ils exigent de voir la réalité et la vérité de notre foi. Ils nous demandent de poser des gestes vrais. Ils refusent les « trucs » apostoliques. De façon globale cependant, les étudiants m'apparaissent sans culture, ils vivent pratiquement dans un néo-positivisme ».

L'aumônier de la communauté chrétienne  
de la Sorbonne

Un rapport de situation, présenté par le responsable national de l'Action catholique des Grandes Écoles, au nom du secrétariat national et devant le Conseil national du mouvement, décrivait de façon très sombre la mentalité des étudiants en Grande École au plan du travail, de la culture, face au bien commun et à la foi. Malgré des affirmations globales et pessimistes, le rapport fut adopté à l'unanimité, moins neuf abstentions<sup>3</sup>. Une centaine d'étudiants et étudiantes représentaient les sections locales de l'A.C.G.E.

Voici quelques extraits de ce rapport concernant l'attitude des étudiants face à la foi:

« Chez la plupart des chrétiens en Grande École, la foi reste le produit d'une éducation, un ensemble de révélations reçues et pratiquement pas remises en question, donc plus ou moins acceptées, assimilées et conservées. Cependant, malgré l'atmosphère douillette des Grandes Écoles, le devenir d'un monde toujours dominé par la violence et l'injustice... provoque chez de nombreux chrétiens une inquiétude spirituelle... Il arrive aussi que cette inquiétude spirituelle, n'ayant que faire d'une foi reçue et restée infantile, la rejette... On refuse Dieu qui n'apparaît plus comme nécessaire dans ce monde qui nous presse et nous opprime. On constate un jour que Dieu est absent et qu'il a peut-être, au fond, toujours été absent ».

3. Ce rapport est maintenant paru dans la publication officielle de l'A.C.G.E. intitulée *Responsables*, juin 1966, 18, rue de Varennes, Paris 7e.

Ces quelques indications révèlent partiellement la situation des étudiants universitaires français, face à la foi ou à un engagement ecclésial.

Une enquête sociologique, amorcée et conduite par *la Revue Montalembert*, sur « l'étudiant et la religion » apporte des informations statistiques très élaborées sur la situation religieuse des étudiants. On a dit de cette enquête qu'elle était « la plus systématique et la plus solide de celles qui ont été menées à bien en France sur les étudiants ».

D'après cette enquête, parmi les étudiants parisiens évalués alors à 120,000, 54% se déclarent catholiques. « Les deux tiers ont conscience de pratiquer régulièrement, le quart de ne le faire que d'une manière épisodique. Moins de la moitié, par contre, estiment devoir faire intervenir des motifs d'ordre religieux dans la conduite ordinaire de leur vie, et à peu près autant y ont recours dans les circonstances exceptionnelles ».

« Ils s'intéressent, pour les neuf dixièmes, aux questions religieuses. Mais chez les trois cinquièmes seulement d'entre eux cet intérêt se traduit par des lectures dans ce domaine, alors que le tiers environ s'est engagé dans un groupement de jeunesse étudiant (groupement confessionnel dans 77% des cas, social dans 14%, professionnel dans 9%) ».<sup>4</sup>

Ces chiffres ne correspondent pas à la situation d'ensemble du milieu français face à la religion. La pratique religieuse est plus élevée à l'université que dans les milieux ouvriers. Il faut dire qu'un tiers seulement des étudiants universitaires viendraient d'un milieu plus ou moins ouvrier, alors que plus de la moitié appartiennent à des classes sociales dites aisées. La déchristianisation, en France, est le fait, à très forte proportion, du milieu ouvrier.

Ces conclusions d'ordre statistique n'infirmant pas les témoignages recueillis sur l'apathie des croyants et sur ce néo-positivisme auquel doivent s'affronter les étudiants catholiques.

Ceux qui ont la foi, là comme dans notre pays, sont également tributaires des situations qui rejoignent l'ensemble des étudiants de leur milieu. L'enquête, intitulée « les héritiers » et conduite par Bourdieu et Passeron, est particulièrement révélatrice de la situation sociale et de la mentalité actuelle des

étudiants français.<sup>5</sup> Cette situation et cette mentalité ne peuvent pas ne pas poser de questions vitales à la foi des chrétiens.

## Évasion, verbalisme et conformisme

Quelques observations des auteurs méritent d'être rapportées, à cause des affrontements quotidiens qu'elles provoquent dans la conscience des chrétiens qui ne peuvent y échapper, et à cause aussi de certaines situations similaires qui pourraient être vécues par les étudiants canadiens.

L'origine sociale des étudiants et l'éclatement de l'université traditionnelle, par suite de l'explosion démographique, semblent être les causes les plus apparentes de la situation décrite.

L'étudiant aurait une tendance à l'irréalisme et à l'évasion: « Lorsqu'on demande à des étudiants en sociologie s'ils préféreraient se consacrer à l'étude de leur propre société, des pays du tiers monde, ou à l'ethnologie, on aperçoit que le choix des thèmes et des terrains « exotiques » devient plus fréquent à mesure que l'origine sociale s'élève. De même, si les étudiants les plus favorisés se portent plus volontiers vers les idées à la mode (voyant par exemple dans l'étude des « mythologies » l'objet par excellence de la sociologie), n'est-ce pas que l'expérience protégée qu'ils ont connue jusque-là les prédispose à des aspirations obéissant au principe de plaisir plus qu'au principe de réalité et que l'exotisme intellectuel et la bonne volonté formelle représentent le moyen symbolique, c'est-à-dire ostentatoire et sans conséquences, de liquider une expérience bourgeoise en l'exprimant ? »<sup>6</sup>

De là à jongler avec des mots et à prolonger un conformisme périmé, sous des dehors de désinvolture et de revendications qui se veulent originales, la distance est vite franchie. « Ce n'est pas sans doute un hasard si les étudiants parisiens, condamnés par le système actuel à la pure coexistence spatiale, à l'assistance passive et à la compétition solitaire pour le diplôme, accablés par l'expérience de l'anonymat et par l'agression diffuse du nombre, ont tendance à substituer à la critique réaliste du réel le terrorisme conceptuel de revendications verbales qui se satisfont pour une bonne part dans le seul fait de se formuler ».<sup>7</sup>

4. *L'étudiant et la religion*, pp. 146-147.

5. BOURDIEU, P. et PASSERON, J.C., *op. cit.*

6. *Ibid.*, pp. 19 et 31.

7. *Ibid.*, p. 62.

Les conditions mêmes de la vie étudiante provoquent, pour une bonne part, cette inflation verbale, mais l'origine sociale des étudiants et l'influence prépondérante de ceux qui viennent de la bourgeoisie, accentueraient cette situation: « Plus généralement, si... dans leurs choix politiques, souvent extrémistes, les étudiants parisiens sont et se veulent en rupture, s'ils s'engagent et entendent s'engager à contre-courant et à contre-pente, obéissant au conformisme de l'anti-conformisme, c'est que les valeurs de dilettantisme et de désinvolture que les étudiants bourgeois importent dans le milieu étudiant, sont en affinité avec les valeurs qui entrent dans l'idéal intellectuel de l'intelligence sans attache et sans racine. C'est pourquoi ils sont plus que tous les autres portés à confondre les ruptures symboliques de l'adolescence avec un accomplissement intellectuel ».<sup>8</sup>

Les auteurs de cette enquête sociologique limitent toutefois l'ampleur du phénomène en indiquant que « la plupart des étudiants ne participent que fort loin à ces débats ».<sup>9</sup>

### Désengagement et solitude

Le syndicalisme étudiant, qui eut ses heures d'éclat, éprouve des difficultés quasi insurmontables à assurer la relève de ses cadres, et à intéresser un nombre minimum d'étudiants.

Les diverses formes de regroupement, soit pour des groupes de travail « académique », soit pour tout autre objectif, sont souvent vouées à l'échec. Les étudiants eux-mêmes ne constitueraient plus un groupe social homogène, indépendant et intégré. Malgré leur grand nombre, les étudiants français ne retrouvent plus de soutiens institutionnels et de cadres sociaux qui leur permettent la communication interpersonnelle et la solidarité. Ils sont voués à la solitude.<sup>10</sup> « Certains lieux peuvent être fréquentés exclusivement par les étudiants, comme les restaurants universitaires, ou majoritairement, comme certains cafés, sans pour autant rapprocher socialement les petits groupes qui s'y côtoient... Loin de se situer et de situer dans un espace de la communication ou de la coopération, le café — comme le ciné-club ou la cave de jazz — fait partie d'un espace mythique où les étudiants viennent rejoindre l'étudiant archétypal plus qu'ils ne s'y rejoignent ».<sup>11</sup>

8. *Ibid.*, pp. 73-74.

9. *Ibid.*, p. 65.

10. *Ibid.*, pp. 58-59.

11. *Ibid.*, p. 65.

Des liens existent entre certains étudiants. Des regroupements parviennent à survivre à cet anonymat d'une grande masse. Mais liens et regroupements ne seraient pas provoqués par l'appartenance à un même métier ou la participation à une vocation commune d'étudiants: « Les seuls réseaux d'interconnaissance qui aient quelque continuité ou quelque consistance sont ceux qui datent d'une scolarité antérieure ou qui reposent sur des liens sociaux extérieurs, tels que l'origine géographique commune, l'affiliation religieuse ou politique et surtout l'appartenance aux classes sociales les plus aisées ».<sup>12</sup>

Cette conclusion, en ce qui concerne l'affiliation religieuse, confirmerait les statistiques déjà établies par *la Revue Montalembert* sur les regroupements de chrétiens. Elle coïncide avec l'existence de ces communautés chrétiennes universitaires que l'on retrouve dans les Grandes Écoles, à la Sorbonne et à la faculté de Droit.

### Les étudiants catholiques

Il ne s'agit pas de décrire ici le profil de l'étudiant catholique français. L'enquête de *la Revue Montalembert* pourrait y contribuer en partie. Il m'apparaît illusoire de vouloir cerner, de façon précise, un phénomène aussi complexe et diversifié que celui de la physionomie religieuse de plusieurs milliers de chrétiens.

Personnellement, j'ai été favorablement impressionné par les responsables étudiants que j'ai pu voir à l'œuvre, lors des « Conciles » des Grandes Écoles et du Centre Richelieu.

Pour les Grandes Écoles, j'ai vécu les « Conciles » des Mines, de Centrale et de Polytechnique, ainsi que les journées nationales de l'Action catholique des Grandes Écoles. Il m'a été possible également de vivre une semaine avec les 300 responsables de la Communauté chrétienne de la Sorbonne.

Voici certains faits qui m'ont frappé:

- la qualité intellectuelle et spirituelle des principaux responsables;
- le sérieux de leur engagement et le temps qu'ils apportent à bâtir l'Église dans leurs différentes Écoles;
- leurs efforts pour se donner une culture religieuse;

12. *Ibid.*, p. 58.

- leur connaissance du milieu dans lequel ils vivent: ils sont très conscients d'options spirituelles différentes prises par leurs camarades et de l'abandon d'un grand nombre;
- la sérénité de leur action face au degré de déchristianisation, à l'apathie des étudiants, et aux masses énormes qui les entourent;
- l'engagement de plusieurs dans les structures de la vie étudiante proprement dite, ou dans les cadres du syndicalisme étudiant.

## Implantation de l'Église

De quelle façon travaillent-ils ? En quoi consiste pour eux l'implantation de l'Église ou sa construction en milieu étudiant ?

Ici se dégagent très nettement deux structures parallèles, mais complémentaires. D'une part, l'Église en regroupement: les diverses communautés chrétiennes. D'autre part, l'Église en état de mission, et présente au monde de ce temps.

Il semble bien, en France, qu'on soit passé du groupe « Catho » à la communauté chrétienne. Jadis, il y a dix ou quinze ans, les catholiques se regroupaient pour manifester leur existence, pour combattre parfois d'autres groupes, aussi pour se protéger. Le groupe Catho glissait facilement vers le ghetto.

Aujourd'hui, on se regroupe en communauté chrétienne pour vivre la charité évangélique, pour témoigner de la présence vivante de Jésus-Christ parmi les hommes, sans prosélytisme, et pour mettre en commun des éléments de recherche et évoluer dans la foi. On s'interroge constamment sur l'ouverture aux autres, sur l'accueil à ceux qui arrivent dans le milieu universitaire et sur toutes les formes possibles de dialogue avec les non-croyants ou les chrétiens d'autres Églises.

Les formes de regroupement n'ont en elles-mêmes rien de spectaculaire. Voici les principales.

- GROUPES DE PRIÈRES: messe, prières communautaires, recollections à formes variées et périodiques.
- GROUPES DE SPIRITUALITÉ: conférences, initiation théologique proprement dite, groupes de recherches bibliques, etc. (selon les besoins des indivi-

du), rencontres périodiques concernant l'éducation de la foi, la vie affective, le sens de la profession et la vie chrétienne.

- GROUPES D'ACCUEIL: pour les étudiants étrangers, pour ceux qui arrivent à l'université, rencontres protestants-catholiques ou marxistes-catholiques, etc.

Cette énumération pourrait ne rien signifier. La vitalité d'une communauté chrétienne dépend en fait du contenu de chacune des activités. Ayant pris part spécialement aux activités de prières et à des groupes de spiritualité, j'ai été frappé par la qualité et la profondeur des prières collectives, et par les célébrations liturgiques. Ces assemblées sont vraiment « priantes ». Pas de trompe-l'œil, rien de tapageur, mais une sincérité et une spontanéité auxquelles je n'étais pas habitué.

Autant des étudiants pouvaient être indisciplinés et tapageurs au cours de certaines discussions, autant ils devenaient unanimes au moment de la prière.

Dans les groupes de spiritualité revenait presque inlassablement une préoccupation de réunir la foi et la vie. Encore ici rien de spectaculaire, mais une ténacité à chercher, et une franchise à reconnaître les difficultés, les échecs, comme les réussites, qui témoignaient d'une bonne santé spirituelle.

Évidemment, toutes ces démarches ne se font pas sans heurt, sans tâtonnement et lentetur inévitables, mais on accepte de bon cœur d'y mettre du temps et des énergies.

Il est toujours dangereux de généraliser, mais ces communautés chrétiennes avec lesquelles j'ai vécu, m'apparaissent comme témoignant honnêtement de l'Évangile et de Jésus-Christ travaillant par des hommes à réunir d'autres hommes.

Ces communautés ouvertes et sincères représenteraient partiellement l'Église si elles n'étaient en même temps missionnaires.

Une Église missionnaire est nécessairement multiforme, c'est-à-dire s'adaptant aux situations des différents milieux.

La mission est très différente dans les Écoles d'ingénieurs — qui sont les écoles privilégiées par le nombre des étudiants et les facilités offertes — et en Sorbonne regroupant les facultés de Sciences et de Lettres, ou encore à la faculté de Droit.

Du côté des écoles d'ingénieurs, deux aspects à la mission, ou si l'on veut, une préoccupation de *mission intérieure* et de *mission extérieure*. Cette double préoccupation est portée par des équipes militantes réunies, au plan local, diocésain et national sous l'appellation d'une Action catholique dite des Grandes Écoles. À l'intérieur d'une même École, les équipes militantes se préoccupent de l'animation proprement dite de la communauté chrétienne, sa vitalité, son évolution, ses problèmes internes. La mission *extérieure* est principalement entrevue dans la ligne des engagements individuels des différents membres face à la vie de l'École et au syndicalisme étudiant. Chacun est libre de s'engager soit dans un bureau d'étudiant, un organisme de voyages culturels, ou un syndicat proprement dit.

La communauté chrétienne ne prend pas collectivement telle ou telle option temporelle, mais des étudiants chrétiens, qui désirent vivre leur foi dans la vie de tous les jours, concrétisent, par des engagements sociaux, politiques ou culturels, leur volonté d'incarnation ou d'aménagement humain de l'univers étudiant où ils sont situés.

En se groupant par petites équipes, au niveau même de la promotion, ils mettent en commun la diversité de leurs options, et y réfléchissent à la lumière de l'Évangile. Ce qui ne signifie pas l'absence de certaines tensions, et parfois, à l'intérieur d'un même groupe, des engagements divergents et même opposés: v.g. certains étudiants catholiques militent dans le syndicalisme étudiant de gauche, d'autres dans celui de droite.

Dans les groupes d'étudiants plus vastes et plus anonymes, comme à la Sorbonne, et au Droit, la mission étudiante concentre une large part de ses activités au regroupement des étudiants. L'isolement et la dispersion étant peut-être les phénomènes les plus abrutissants et les plus généralisés, on essaie non pas de les briser, de les défaire — ce qui est impossible — mais de les atténuer pour un certain nombre d'étudiants.

Il y a ici deux formes de regroupement assez différentes mais complémentaires.

1° On met sur pied de petites équipes qui se réunissent pour aborder des thèmes pouvant intéresser la majorité des participants.

2° On offre, à tous ceux qui le désirent dans un « amphi », des week-ends sur des sujets complé-

mentaires au travail proprement académique, ou connexes. Les week-ends sont toujours animés par des spécialistes.

En ce qui concerne les petites équipes, aucune structure rigide ou généralisée. Chaque groupe se réunit quand il le désire, là où il choisit de le faire, et pour une période non déterminée à l'avance.

Par exemple neuf étudiants ou étudiantes décident de se regrouper pour réfléchir ensemble sur la morale et la liberté. Ils se réuniront deux fois pendant l'année « académique » ou dix fois, peu importe. Après avoir épuisé un thème, ils en choisiront un autre, ou ils se disperseront. Ces rencontres auront également toutes sortes de formes: à partir d'un texte, d'un questionnaire, autour d'un spécialiste: des étudiants décident d'étudier ensemble le Bouddhisme, ils invitent un moine bouddhiste à leur présenter un exposé.

Règle générale, on ne met pas sur pied une équipe qui se veut stable et permanente: on se regroupe, par affinités spontanées certes, mais autour d'un thème. Parfois ces groupes deviendront une équipe stable. Plus de 200 groupes s'organisèrent ainsi à la Sorbonne, pour l'année 1965-1966.

Voici quelques-uns des thèmes autour desquels les étudiants acceptèrent de se regrouper: la révélation et la foi, les sacrements et la constitution de l'Église, le mal et la souffrance, le catholicisme et les autres religions, la liberté, le rôle de la femme dans la société actuelle, le contrôle des naissances, la profession de mathématicien, la liturgie pascale, le théâtre actuel, la prière, etc.

L'organisation des week-ends est aussi une activité très importante. Elle réunit parfois jusqu'à 150 participants et requiert une préparation soignée:

- Tous les étudiants d'un « amphi » sont invités, catholiques ou non.
- Des professeurs, ou des spécialistes connus des étudiants, prennent une part active à la réalisation.
- On se préoccupe de l'atmosphère du week-end et de la détente minimum qu'il doit offrir aux participants. Le samedi soir sera toujours une veillée soigneusement préparée et il y a habituellement une bonne détente le dimanche après-midi.
- Un temps de prière collective est prévu le samedi soir pour ceux qui le désirent; et la messe du

dimanche est bien préparée. Au point de départ il n'y a pas d'équivoque sur l'appartenance confessionnelle des organisateurs de week-ends, même si le sujet abordé a peu d'incidences religieuses.

Voici quelques-uns des sujets abordés en 1965-1966: Don Juan et l'amour, histoire et idéologies, philosophie et sciences, coopération, sens et limite pour un géographe, psychanalyse et expérience chrétienne.

### Quelques constatations

En généralisant certaines observations, conditionné aussi par les nouvelles situations qu'ont à affronter les chrétiens d'ici, je serais porté à formuler certaines constatations qui m'apparaissent caractériser la présence de l'Église dans les milieux universitaires français, et l'engagement d'un bon nombre de chrétiens:

- Une volonté sans équivoque de rendre l'Église présente dans le monde étudiant par une communauté chrétienne accueillante et vivante.
- Un désir de regroupement à taille humaine et d'animation de l'intérieur. On ne refuse pas les grands rassemblements, v.g. Chartres, par exemple, mais on multiplie les petits groupes communautaires pour qu'ils soient le plus adaptés possible à la situation de chacun.
- On est lucide sur le fait que la majorité des chrétiens n'acceptent pas de vivre communautairement, soit à l'université, soit ailleurs. Mais chez tous les responsables ça ne remet pas en cause l'urgence de convoquer tous les chrétiens à se rassembler.
- Les chrétiens engagés reconnaissent leur situation de diaspora, c'est-à-dire de n'être que quelques-uns dans un tout très vaste, mais d'y être comme communauté active et dynamique.
- Il y a chez quelques-uns des tensions entre leur engagement social et le recours à la vie sacramentelle. En se plaçant en état de charité, face aux autres étudiants, on trouve moins important, parfois, de prendre part à la vie sacramentelle, sans pour autant se séparer de la communauté chrétienne.
- Les structures de travail sont passablement stables et multifformes; elles ne ralentissent pas l'adaptation

nécessaire aux situations qui évoluent très rapidement.

- La complexité des problèmes — explosion de la population étudiante, milieu largement non chrétien — n'empêche pas les catholiques de travailler de façon très sereine et dynamique, réaliste et sans angoisse. Il faut ajouter qu'ils ont le fait, beaucoup plus ancien qu'ici, du milieu pluraliste, tant au plan de la foi que des options politiques, sociales et culturelles.
- On se pose moins la question de savoir s'il faut s'engager ou non, que la question de savoir quelle forme on donnera à son engagement.
- On se préoccupe très sérieusement d'assurer la continuité d'une promotion à l'autre en ce qui concerne la relève des responsabilités ou des cadres de travail. Avant de quitter l'université, ou de passer d'une promotion à l'autre, ceux qui ont des responsabilités dans la communauté chrétienne — ou l'équipe elle-même — s'occupent de trouver les responsables qui accepteront de continuer la tâche.
- J'ai cru constater un désir généralisé et efficient de structurer sa foi et de se ressourcer spirituellement.

### En conclusion

Il serait prétentieux d'affirmer que ces quelques notes rendent justice à l'ensemble de l'Église étudiante en France, alors qu'au-delà de 450,000 étudiants remplissent les cadres de l'enseignement supérieur. D'autres observateurs pourraient certes relever des faits complémentaires, ou parfois divergents de ceux qui sont exprimés ici. Il n'est pas facile de cerner une réalité aussi vaste.

Un fait nouveau est susceptible également, non pas de transformer radicalement les grandes orientations pastorales en milieu étudiant, mais de les coordonner, et peut-être de leur apporter un dynamisme supplémentaire. Environ 200 étudiants, délégués des diverses facultés de France, se réunissaient récemment, à Pontoise, pour modifier les institutions qui structurent la présence de l'Église dans l'Université. Le journal *Le Monde* a rapporté certaines tensions et divergences qui se sont manifestées à l'occasion de cette rencontre, mais aussi l'entente

finale de mettre sur pied une « Mission étudiante », organisme nouveau visant à assurer une unité de présence de l'Église au monde étudiant.

Il serait trop long d'explicitier davantage l'exégèse de cette nouvelle forme de regroupement. Il est trop tôt pour en mesurer l'efficacité pastorale. On pourra difficilement, dans l'avenir, parler de la situation de l'Église dans le monde étudiant français, sans regarder du côté de cette « mission étudiante » •

*N.D.L.R.* Dans le numéro de novembre 1966, de la revue *Études*, le Père Louis Bonnichon, aumônier national de l'A.C.G.E., apporte des informations complémentaires sur la « Mission étudiante », pp. 579-584.

Une revue intitulée « Mission étudiante », et publiée par l'Action catholique universitaire, a vu le jour depuis la réunion de Pontoise. Elle permet de suivre les grandes orientations de « la Mission étudiante », et ses développements actuels. Rédaction-Administration: 7 rue Vauquelin, Paris 5e.